MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 89. — Mars 1885.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Saint-Albert, le 29 novembre 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

D'après une lettre de vous à Mgr GRANDIN, vous accueillez avec tant d'indulgence les communications que je vous fais de temps en temps, les nouvelles que je vous envoie de nos chères missions, que je n'hésite pas à me mettre de nouveau à l'œuvre pour répondre à vos bienveillants désirs.

Nous sommes à la fin d'avril 1884; la fête de Pâques a été solennisée avec toute la pompe et la magnificence possibles à la cathédrale de Saint-Albert; tous nos chrétiens se sont approchés, bien disposés, de la Table sainte. Monseigneur s'apprête à commencer une longue et pénible visite pastorale dans son vaste diocèse. Il descendra en canot la Saskatchewan d'Edmonton au Prince-Albert et au Cumberland, visitera le lac Pélican, se ren-

dra jusqu'au Caribou, presque sur les bords de la baie d'Hudson, reviendra par l'île à la Crosse à Carlton, de là, se rendra à Qu'appelle, pour revenir à Saint-Albert par Calgary, après six mois de fatigues et de peines de toutes sortes, dont les souffrances seront adoucies par la pensée d'un grand devoir accompli et du bien fait aux Pères et aux Frères. A Monseigneur appartient de faire lui-même, pour nos Annales, le récit de cette visite pastorale dont le Seigneur a déjà visiblement béni les fatigues courageusement supportées (1).

Quelques jours avant le départ de Monseigneur, je me mettais moi-même en route, accompagné du R. P. Tissier. Ce dernier, épuisé par vingt années d'un rigoureux apostolat dans le district de la rivière la Paix, vicariat d'Atabaskaw Mackenzie, allait se remettre pour de longs mois entre les mains des docteurs de la métropole de l'Ouest. Le 21 avril, nous traversions la Saskatchewan à Edmonton, et, le lendemain, nous arrivions chez les sauvages Cris des Buttes la Paix, où nous nous estimâmes bien heureux de recevoir l'hospitalité dans la cabane du chef. Une effroyable tempête de neige venait de nous surprendre, le froid était intense, et un vent terrible, soufflant des quatre points cardinaux à la fois, nous aveuglait en nous jetant au visage des monceaux de neige.

Ce brave chef sauvage mit cordialement sa cabane à notre disposition. C'est un soi-disant catholique; il fut autrefois régénéré dans les eaux du baptême ; mais, vivant loin du prêtre, n'ayant reçu qu'une instruction religieuse insuffisante, il a oublié bien vite le peu qu'il savait, et il vit aujourd'hui sans honte ni scrupule dans la polygamie, ayant pris les deux sœurs pour femmes. Au-

(1) Cette lettre nous est en effet parvenue, mais nous l'avons cédée aux *Annales de la Propagation de la Foi*, où nous la reprendrons un jour. (*Note de la rédaction.*)

jourd'hui les RR. PP. Scollen et Gabillon fondent une mission au milieu de cette réserve dont mon polygame est le chef. Espérons que bientôt il comprendra ses devoirs de chrétien et qu'il donnera à ses inférieurs l'exemple d'un retour sincère à la pratique de notre sainte religion.

Cependant la tempête diminue d'intensité, peu à peu le calme revient, le soleil se lève brillant et promet un beau jour; nous nous remettons en marche, le R. P. Tissier et moi, sous la conduite de l'excellent Frère Bosne, après avoir offert le saint sacrifice de la messe dans notre misérable abri. Le R. P. Scollen, qui nous a accompagnés jusque-là, reste avec notre aimable prêtre séculier, M. l'abbé Bellevaire, pour donner une mission en règle aux sauvages de la réserve que nous quittons. Tout le jour, nous avançons lentement dans une neige épaisse et fondante. Le lendemain, nous quittons le bois pour prendre la prairie immense qui se déroule devant nous comme un océan sans limites. Deux jours plus tard, nous arrivons sur les hauteurs qui dominent Calgary du côté du Nord. Nous voyons à nos pieds une ville toute nouvelle, qui a surgi comme par enchantement depuis quelques mois seulement. La ligne ferrée traverse la ville et va se perdre dans les gorges des montagnes Rocheuses, dont il nous semble que nous touchons les pics gigantesques. Tout est mouvement dans cette jeune cité, la première fondée dans le diocèse de Saint-Albert et actuellement la plus reculée dans l'extrême Ouest. Bientôt nous sommes à la Mission, où nous recevons le plus fraternel accueil de la part des bons PP. Rémas, Claude et Doucet. Le R. P. Lacombe, supérieur de ce district, est au Canada civilisé, à la recherche d'une colonie de religieuses, pour une grande école industrielle que le gouvernement veut nous confier

chez les sauvages de la tribu des Pieds-Noirs. Le R. P. Rémas partira prochainement pour aller dans les montagnes porter les secours de la religion aux ouvriers catholiques du Pacifique canadien, lesquels réclament instamment la présence du prêtre. Ils sentent, ces catholiques, que le danger les menace de toutes parts. Les accidents sont, en effet, très fréquents : tantôt un éboulement se produit, ensevelissant nombre de victimes; tantôt une explosion de dynamite va porter la terreur et la mort dans un groupe de travailleurs. Les ouvriers se livrent avec plus de confiance, plus d'ardeur à leur pénible et dangereuse tâche, lorsqu'ils savent qu'ils ont tout près d'eux le ministre de Dieu. Pendant que la vapeur emporte le missionnaire vers l'Ouest, la même vapeur nous emporte, le R. P. Tissier et moi, vers les régions de l'Est. Mon cher compagnon est tout étonné de se retrouver encore une fois au milieu de la civilisation : depuis vingt ans, il n'a vu ni chemin de fer, ni ville, ni village; il traverse aujourd'hui, confortablement installé dans un char-dortoir, un pays naguère encore complètement désert, et qu'il fallait parcourir à petites journées sur des charrettes lentement traînées par des bœufs. En trois jours, nous franchissons une distance que nous mettions jadis trois longs mois à parcourir avec une lenteur désespérante. Nous traversons le pays des Pieds-Noirs; nous passons devant de longues buttes de sable réputées par ces sauvages le paradis de leurs guerriers et de leurs chasseurs. C'est là que ces farouches Indiens vont après leur mort se livrer au plaisir de la chasse au bison. Inutile de dire qu'en passant à toute vapeur au milieu de ce triste paradis, nous ne vîmes ni buffles ni chasseurs d'outre-tombe. Nous traversons l'Alberta, nous quittons le diocèse de Saint-Albert pour pénétrer dans l'Assiniboia, saluant en passant Régina, nouvelle capitale du territoire de

l'Ouest, puis nous entrons dans la jeune et florissante province de Manitoba. Enfin, après trois jours et deux nuits d'une course effrénée, la locomotive fait halte, nous nous arrêtons à Winnipeg, et, traversant tout de suite la rivière Rouge, nous sommes en un clin d'œil au palais archiépiscopal, où Mgr TACHÉ nous reçoit comme le plus affectueux des pères reçoit des enfants qu'il n'a pas vus depuis longtemps.

Le R. P. TISSIER va trouver sous ce toit hospitalier tous les soins que son état réclame ; le docteur Fafard se charge de le guérir et de le remettre en état de rendre encore des services signalés aux missions du Nord-Ouest. Maintenant, muni des longues listes de demandes pour toutes les missions du diocèse de Saint-Albert, je vais pendant près de trois semaines parcourir Winnipeg en tous sens, afin de procurer aux districts de Saint-Albert, du Fort Pitt, de Carlton, aux missions de Battleford, de l'île à la Crosse, du Cumberland, etc., les articles indispensables pour l'année prochaine. Je dois acheter tout ce qui est nécessaire pour le vêtement des Pères, des Frères, des Sœurs, de nos nombreux orphelins et orphelines ; les provisions de bouche pour deux cents personnes environ et pour une année entière ; les outils et les matériaux nécessaires à nos Frères charpentiers, forgerons, cordonniers, tailleurs ; les instruments indispensables pour nos fermes modèles ou écoles industrielles : machines à battre, machines à faucher, moissonneuses, charrues diverses, car tout cela est de première nécessité, et nous avons absolument besoin de tout ce matériel pour faire marcher nos missions, les soutenir, les développer, en créer de nouvelles. Il me faut encore procurer ce dont nous avons besoin pour notre moulin à farine, à planches et à bardeaux, ainsi que tous les objets nécessaires pour la construction des églises, des résidences, des maisons d'école, objets

que nous ne pourrions nous procurer sur place qu'à des prix exorbitants.

Chaque matin, après avoir dit la messe et pris mon déjeuner à l'archevêché, je pars pour Winnipeg, choisissant moi-même dans les immenses magasins et ateliers de cette métropole de l'Ouest, et faisant mes achats en courant. A l'heure de la récitation des petites heures, de l'examen particulier et du dîner, me voilà rentré, tantôt à l'église Sainte-Marie, chez les excellents PP. LAVOIE et OUELLETTE, et tantôt chez le bon Père LEBRET, à l'église de l'Immaculée-Conception, à l'autre extrémité de la ville. J'ai le bonheur de passer la récréation du soir avec le Révérendissime vicaire et archevêque, Mgr TACHÉ, et les chers PP. TISSOT, MAISONNEUVE et MAC CARTHY, de l'archevêché; puis il faut reprendre le lendemain les courses de la veille. En peu de temps toute l'allocation de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance est engagée, et, malgré cela, il faut renoncer à acheter bien des articles de première utilité, et rayer des listes qui m'ont été envoyées une foule de demandes. Les Pères prendront patience jusqu'à une autre année; en attendant, nous nous reposerons sur la bonne Providence pour nous envoyer de nouvelles ressources et faire face à toutes les dépenses. J'expédie alors par les steamboats ou par la voie ferrée les colis à l'adresse de chaque poste, et je lance des lettres ou des télégrammes annonçant à chaque chef de mission l'envoi qui lui est destiné, l'époque de l'arrivée, ayant soin d'indiquer le magasin de dépôt le plus voisin où il faudra réclamer les caisses. La distance de ce magasin varie de 10 à 300 kilomètres. A Saint-Albert, par exemple, le R. P. LESTANC reçoit un télégramme l'invitant à organiser une caravane de charrettes et de wagons, pour aller à Calgary, c'est-à-dire à 250 kilomètres, recevoir à la station du chemin de fer

les 25000 livres de fret en destination pour son district.

Des renforts importants sont arrivés à Winnipeg pour le personnel de nos missions. Le R. P. LACOMBE revient de Montréal avec un Père, un Frère scolastique, un Frère convers et un postulant convers, et une caravane de Sœurs de charité pour les écoles industrielles sauvages que le gouvernement nous confie. De son côté, voici le R. P. LECORRE, du vicariat du Mackenzie, arrivant de France avec une nouvelle colonie des Fidèles Compagnes de Jésus pour le diocèse de Saint-Albert, et des sujets nombreux pour le vicariat de Mgr FARAUD. Mgr TACHÉ, à Saint-Boniface, le R. P. LAVOIE, à Sainte-Marie de Winnipeg, le R. P. LEBRET, à l'église de l'Immaculée-Conception, offrent avec un empressement égal une hospitalité toute fraternelle aux nouveaux missionnaires. Bientôt les caravanes s'organisent, et cette armée pacifique qui vient de débarquer à la rivière Rouge se divise en trois corps, sous la conduite des aînés. Le R. P. LACOMBE, avec la sainte phalange destinée à l'extrême Ouest, prend place dans un char-dortoir du Pacifique canadien et arrivera sain et sauf au pied des montagnes Rocheuses. Le R. P. LECORRE, avec ses nombreuses recrues de la Bretagne, va laisser la ligne ferrée à Qu'appelle pour traverser 700 milles de prairie avant d'arriver au lac Labiche, où son voyage ne fera pour ainsi dire que commencer; des centaines de milles lui resteront encore à franchir pour arriver de ce point à l'extrémité de son cher Mackenzie. Le jour suivant, je pars pour la Saskatchewan avec une colonie de Sœurs grises destinées à l'île à la Crosse et une de Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus, pour Grandin et pour Prince-Albert. Qu'appelle est pour nous aussi le terminus du chemin de fer. Nous passons deux jours à la mission Saint-Florent, chez le bon P. HUGONNARD avec les PP. SAINT-GERMAIN et MAGNAN.

Le R. P. Lecorre, qui nous précède d'une journée, arrêté au campement par une forte tempête, revient près de nous et du R. P. Hugonnard. Le lendemain, il va rejoindre la sainte caravane dont il est le guide et le gardien; peu après, je me mets à sa suite avec la colonie apostolique que je conduis. De temps en temps, j'aperçois à l'horizon la brigade du R. P. Lecorre, mais ce n'est que deux jours après, le dimanche soir, au coucher du soleil, que nous opérons notre jonction.

Le R. P. Lecorre a choisi pour campement un magnifique coteau entouré de tous côtés de trembles et de saules. Ses nombreuses charrettes sont rangées en ordre, et six ou sept tentes sont dressées dans la prairie, pour l'abri et le repos de la nuit. Les feux sont allumés et les dévouées Bretonnes, jetées pour la première fois dans l'immensité du désert, font leur apprentissage apostolique, tout en s'occupant de l'office de Marthe. Les canards et les perdrix, fruit de la chasse à outrance que leur font les Bretons, vont s'entasser dans les chaudrons; les œufs dénichés pendant la marche, dans le cours de la journée qui vient de s'écouler, fournissent un nouveau plat aux voyageurs fatigués et affamés. Je fais dresser nos tentes et préparer notre campement à quelques centaines de mètres des missionnaires du Mackenzie; nous aussi, nous préparons le repas du soir, puis, en bons frères et compagnons de voyage, nous nous invitons mutuellement à ces agapes improvisées. Ce sont des réunions de famille, mais il faut nous séparer de nouveau deux jours plus tard, pour prendre des directions différentes. Après le souper, nous nous réunissons tous pour la prière du soir à l'entrée de la tente du R. P. Lecorre. Nous sommes là trente-trois missionnaires réunis pour cet exercice religieux qui va couronner saintement le saint jour du dimanche. Prêtres religieux Oblats de

Marie-Immaculée, Frères convers, jeunes postulants à la vie apostolique, Sœurs de charité dites *Sœurs grises* de Montréal, religieuses de la congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus, filles dévouées tertiaires de Saint-François, métis chrétiens et catholiques fervents, guides de la double caravane, font monter vers le ciel leurs vœux et leurs prières. Le chapelet est récité pour la conversion des âmes à la conquête desquelles nous marchons, nous demandons les uns pour les autres courage et persévérance dans la belle vocation à laquelle nous avons été si miséricordieusement appelés, puis nous entonnons le *Magnificat* en reconnaissance des grâces reçues. Au *Magnificat* succèdent un cantique en langue bretonne, puis encore un cantique à Marie : *Notre-Dame de l'Espérance... catholiques et Bretons toujours.* Le désert où nous nous trouvons s'éveille à ces accents jusque-là inconnus pour lui. La prière finie, chacun se retire dans sa tente pour prendre quelques heures d'un repos bien gagné. Le lendemain matin, dès quatre heures et demie, deux tentes sont converties en chapelles ; les autels portatifs sont dressés. Le R. P. Lecorre et moi offrons le Saint Sacrifice, et deux autres messes sont dites pendant notre action de grâces. Nous prenons à la hâte la réfection du matin, puis, en marche pour la Saskatchewan et le Mackenzie. Le R. P. Lecorre est à la tête de la colonne ; suivent une trentaine de véhicules chargés des effets nécessaires aux missions ; je ferme la marche avec un gros wagon traîné par deux maigres coursiers. Bientôt on signale dans le lointain un voyageur se dirigeant vers l'est ; il arrive à la tête de la brigade, regarde en passant les voyageurs, salue amicalement lorsqu'il distingue une soutane, enfin il arrive à l'arrière-garde assez étonné d'avoir été pris par tous pour un étranger parfaitement inconnu. Mais nos regards se rencontrent et

je reconnais bel et bien le gouverneur de nos territoires du Nord-Ouest. Vite je descends de voiture et vais lui présenter mes hommages. Nous échangeons à la hâte les nouvelles du jour ; il me félicite de la nombreuse caravane apostolique que j'accompagne et m'annonce que Mgr GRANDIN est arrivé de Saint-Albert à Carlton, où il a hâte de me rencontrer. Son Honneur m'annonce sa visite à Saint-Albert pour la fin de l'été, et, après ce court entretien, nous continuons chacun de notre côté notre voyage.

Voici une des jeunes recrues du R. P. LECORRE qui m'aborde. Il est triomphant de la chasse qu'il a faite, mais désolé, désappointé des conséquences. Il a tué une jolie petite bête, couleur d'un noir d'ébène avec barres blanches sur le dos; mais le pauvre chasseur est empoisonné, il ne peut supporter l'odeur qui l'accompagne partout et qu'il répand autour de lui. Que lui est-il donc arrivé? Il a blessé un putois qu'il a voulu nous apporter vivant en le chargeant sur ses épaules. Le pauvre animal s'est vengé de sa blessure, et le chasseur devra passer par l'eau et par le feu pour se débarrasser de l'infection dont il est la première victime.

Les deux caravanes se séparent bientôt sans espoir de se rencontrer. Je continue la marche vers Carlton et le Prince-Albert; le R. P. LECORRE veut aller par une ligne plus directe atteindre Battleford, le Fort Pitt et le lac Labiche. Nous sommes arrêtés souvent, soit par le mauvais temps, soit par la fatigue excessive de quelques voyageurs, soit encore par la perte de nos chevaux. Deux de ces animaux nous échappent pendant la nuit, et nous perdons deux jours à leur recherche dans le bois et dans la prairie. Peines inutiles : les déserteurs ont repris à la course le chemin de Qu'appelle. Il faut abandonner une charrette et continuer plus lentement notre route. Enfin, après douze jours

de pérégrinations, nous atteignons les bords de la branche sud de la Saskatchewan. Nous arrivons à la Mission Saint-Antoine, chez le R. P. MOULIN. Mais quel n'est pas notre étonnement de voir là, dressées autour de l'église, nombre de tentes de voyages et tout un monde de missionnaires! C'est bien la brigade du R. P. LECORRE, qui, n'ayant pas pu suivre son itinéraire, nous a devancés pendant que nous courions après nos chevaux et est arrivée avant nous à la traverse de la Saskatchewan. Nous sommes tous, pendant vingt-quatre heures, les hôtes joyeux du R. P. MOULIN, lequel met tout son avoir à notre disposition pour nous faire oublier nos fatigues. Saint-Antoine est une nouvelle fondation dans le diocèse de Saint-Albert. Il y a là déjà une population nombreuse et entièrement catholique, une bonne église en voie de construction et presque finie, ainsi qu'une maison convenable pour le missionnaire. Le R. P. MOULIN s'est en même temps constitué maître d'école et se dévoue tout entier au bien de cette nouvelle mission. Je passais à cette place pour la première fois en 1867. C'était alors un vrai désert, et je me rappelle avoir fait là la rencontre d'un ours noir énorme. Je ne me doutais guère alors que dix-sept ans plus tard nous aurions à cet endroit une belle et florissante mission.

Le lendemain de cette halte, j'étais à Grandin, chez le R. P. FOURMOND, toujours si zélé, si dévoué pour les œuvres du diocèse et de la Congrégation. Cette Mission s'est enrichie depuis l'année dernière d'un établissement des Fidèles Compagnes de Jésus. Malheureusement, la population, entièrement métisse, ne comprend point le bienfait de cette fondation. Les Fidèles Compagnes sont dans l'impossibilité d'implanter leur œuvre; l'école, malgré leur dévouement à toute épreuve, ne fait que végéter à raison de l'apathie des néophytes, qui ne comprennent point encore le prix de l'éducation. Cette communauté

sera avant peu transférée sur un point qui donne plus d'espérances; elle est destinée à aller exercer son dévouement soit à Battleford, soit à Calgary.

Le vendredi de la fête du Sacré-Cœur, nous avons office et procession solennelle du très saint Sacrement à la mission de Stobart, dont nous célébrons la fête patronale. Le R. P. TOUZE, chargé de cette résidence, a tout préparé avec magnificence. Un joli reposoir est dressé à 500 mètres de la Mission, dans une touffe de bois, au milieu de la prairie ; l'église est très bien décorée et la population accourt en foule pour rendre ses devoirs d'amour et de reconnaissance au Cœur de Jésus dans l'adorable Eucharistie. Je profitai de la circonstance pour adresser du reposoir même quelques paroles d'édification à ces bons chrétiens, leur recommandant instamment la dévotion à Jésus, dans son Sacrement, la visite de nos églises et la communion fréquente. Après la cérémonie, je laissai l'excellent P. TOUZE, avec promesse de revenir le voir. J'avais hâte d'arriver à Prince-Albert, où Mgr GRANDIN, à mon départ de Saint-Albert, au mois d'avril précédent, m'avait donné rendez-vous. Malheureusement, j'arrivai trop tard pour rencontrer Sa Grandeur : obligé de profiter du passage du *steamboat*, Monseigneur n'avait pu m'attendre ; il était parti depuis quelques jours pour les Missions de Cumberland, du lac Pélican, du lac Caribou et de l'île à la Crosse, sans même avoir eu le temps de visiter les Missions du district de Carlton qu'il venait de quitter à l'improviste. Sa Grandeur me laissait ordre de faire cette visite en son nom, et de me rendre, si possible, jusqu'à Battleford. Je passai donc une quinzaine de jours dans les diverses Missions de ce district, où tous nos Pères font un bien réel en se dévouant à la gloire du bon Dieu et au salut des âmes. J'eus le bonheur de passer la plus grande partie de ce temps en compagnie du R. P. ANDRÉ,

supérieur du district, et aujourd'hui le délégué de notre vicariat au prochain chapitre de la Congrégation. Il réside habituellement à Prince-Albert, où il a su se gagner l'affection de tous. Protestants et catholiques, Anglais, Canadiens, métis, tous aiment leur joyeux Père ANDRÉ. Prince-Albert a été longtemps le boulevard du protestantisme dans le Nord-Ouest; c'est le siège de l'évêque anglican, c'est là que se trouve l'Université protestante, etc. Les Fidèles Compagnes de Jésus ont été établies à Prince-Albert au mois de juillet 1883. En moins d'un an, elles ont pris là un pied solide; elles ont un bel établissement, et leur fondation a un vrai succès. L'école qu'elles dirigent avec tant de zèle et de sagesse défie toute comparaison. Ces excellentes religieuses rendent des services signalés dans le diocèse de Saint-Albert. Elles seront au diocèse, pour l'enseignement surtout, ce que nos bonnes Sœurs de charité de Montréal sont pour les orphelinats et les hôpitaux. Le dévouement des unes et des autres est digne de tout éloge. L'excellent Frère NÉMOZ a coopéré largement par son travail intelligent et de tous les instants à l'établissement de cette Mission de Prince-Albert. Il retourne maintenant à l'île à la Crosse, où, pendant de longues années déjà, il a beaucoup et saintement travaillé; je confie à sa garde et à sa protection les deux Sœurs de charité que j'ai amenées de Winnipeg, destinées l'une et l'autre à cette belle Mission crise et montagnaise de l'île à la Crosse. Bientôt arrive le vapeur de Winnipeg, remontant la Saskatchewan jusqu'à Edmonton. Les chaleurs de juillet ont préparé des torrents dans les montagnes Rocheuses, dont les glaciers se liquéfient sous l'ardeur du soleil. La Saskatchewan se gonfle à vue d'œil, nous aurons navigation facile. Je prends place à bord du steamboat, et, en route pour Battleford, où je surprends agréablement le R. P. BIGONESSE, à

la troisième journée depuis mon départ de Prince-Albert. Pendant que le vapeur continue sa course jusqu'à Edmonton, je deviens l'hôte de ce bon Père. Il me fait voir les améliorations opérées dans sa Mission. Une nouvelle église a été construite, une résidence convenable s'élève; Battleford va prendre rang parmi les jeunes cités du diocèse de Saint-Albert; les rues, les avenues sont régulièrement tracées, et la place prend la forme d'une ville. Je n'en reviens pas d'étonnement, lorsque, le dimanche suivant, je vois l'église bien remplie et une population complètement nouvelle composée en grande partie de blancs catholiques récemment immigrés dans cette partie du Nord-Ouest. Battleford va devenir une place importante et le centre d'une belle Mission. La population catholique et protestante fait des instances pour avoir un établissement de Sœurs avec haute école pour les demoiselles. Elle promet de bâtir le couvent à ses frais et garantit que les élèves des Fidèles Compagnes seront nombreuses et qu'elles suffiront, par les pensions qu'elles payeront à l'entretien de la communauté. A 25 milles de Battleford, se forme un autre centre sous le nom de *Brassilor*. Les habitants, la plupart métis émigrés de la rivière Rouge, demandent un prêtre à grands cris. Ils promettent de subvenir à tout. Le R. P. Cochin veut se dévouer corps et âme à cette Mission nouvelle. On lui a bâti, paraît-il, une belle maison où rien ne lui manquera. Je pars avec ce cher Père pour visiter cette nouvelle place, mais mon désappointement est grand quand je vois la baraque qu'on a construite. C'est un misérable réduit ouvert à tous les vents, avec une toiture en terre qui laisse passer la pluie. Pour plancher la terre nue, pour plafond rien du tout. En attendant que la population s'entende mieux et se montre plus généreuse, le R. P. Cochin s'occupera, comme par le passé, de soigner spécia-

lement les sauvages disséminés sur cinq ou six réserves autour de Battleford ; de temps en temps il viendra visiter les métis de Brassilor, et le temps qui ne sera point employé dans ses courses apostoliques, il le passera à Battleford, en compagnie du R. P. BIGONESSE. Ils vivront ainsi tous les deux de la vie de communauté dans l'accomplissement fidèle de tous les exercices de la Règle.

Voici le steamboat qui revient d'Edmonton. Il m'apporte de longues lettres de Saint-Albert, où je ne rentrerai pas de si tôt. De nouveau, je prends place à bord pour retourner à Prince-Albert, de là à Grandin, au lac Canard, à Saint-Antoine et à Qu'appelle. Je rentre dans l'archidiocèse de Saint-Boniface, et je trouve un grand changement à la Mission de Qu'appelle. Le R. P. BIGONESSE est devenu principal de l'école industrielle ; le R. P. LEBRET, que j'avais laissé chargé de la paroisse des Irlandais à l'Immaculée Conception de Winnipeg, est maintenant supérieur du district de Qu'appelle, que l'affection et la confiance de Mgr TACHÉ viennent de lui confier. Je retourne encore à Saint-Boniface, puis, finissant au plus vite le règlement de mes comptes pour le diocèse de Saint-Albert, à Winnipeg, je prends congé du Révérendissime Vicaire de la rivière Rouge, Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, que nous ne saurions assez aimer, assez vénérer. Je salue affectueusement les excellents Pères de l'archevêché, les ecclésiastiques du collège ; à tous je dis un affectueux au revoir jusqu'à l'année prochaine, puis je me mets définitivement en route pour Saint-Albert. J'emmène avec moi deux Sœurs de charité qui doivent remplacer celles que nous allons prendre pour l'école industrielle du R. P. LACOMBE chez les Pieds-Noirs. Trois jours plus tard, je suis à Calgary, où je suis heureusement surpris de voir les chers Pères de cette mission un peu plus convenablement logés

qu'auparavant. Leur ancienne bicoque a été abandonnée; une maison, dont l'étage supérieur sert provisoirement d'église, a été construite à quelques centaines de mètres seulement de la station du chemin de fer et dans les limites de la ville de Calgary. Le terrain de la Mission est divisé en lots de ville, et cette Mission, sous le vocable de Notre-Dame de la Paix, devient le centre d'un beau district, aujourd'hui plein d'espérance et d'avenir. Bientôt une nouvelle caravane est organisée, et en six jours nous franchissons sans difficulté, mais non pourtant sans fatigue, la distance qui nous sépare encore de Saint-Albert, où nous arrivons dans la première semaine du mois d'août. Peu après arrive aussi notre Père bien-aimé, Mgr Grandin, revenant de sa longue et pénible tournée pastorale; sa visite a duré cinq mois. Sa Grandeur est bien fatiguée et a besoin de repos. Elle le prendra, ce repos, en nous prêchant la retraite annuelle, qui se terminera par de longues séances du conseil vicarial et par la nomination de notre délégué au Chapitre général.

Tout dernièrement, nous avons eu la visite que notre honorable gouverneur m'avait promise sur le chemin de Carlton au printemps dernier. Qu'il me suffise de dire que Son Honneur a été enchantée de cette visite. Quelques jours après, j'assistai, à Edmonton, en compagnie du R. P. Grandin, à un grand dîner offert par la ville au gouverneur. Dans sa réponse à l'adresse qui lui fut présentée par cette cité protestante, le représentant d'un gouvernement protestant, et protestant lui-même, s'exprima en ces termes : « Je viens de visiter Saint-Albert, j'ai vu là un vénérable vieillard qui, aidé de ses prêtres et de ses Frères dévoués, aidé aussi par de nobles Sœurs de charité, fait une œuvre qui ne saurait être surpassée. » (Applaudissements par toute l'assemblée, le R. P. Grandin et moi demeurant modestement silencieux.) Et ceci

n'était point, j'en suis bien certain, un compliment banal de la part de Son Honneur; le gouverneur parlait avec conviction et exprimait un sentiment sincère. Cette Mission de Saint-Albert, en effet, fait l'étonnement de tous les étrangers qui nous visitent; c'est pour eux une joie inattendue de voir à cette extrémité de l'Alberta une colonie déjà si florissante dotée de toutes les institutions religieuses désirables. Le R. P. Lestanc se dévoue tout entier à l'œuvre qui lui est confiée et s'efforce de la faire prospérer tous les jours davantage. Pour moi, je vais repartir dans quelques jours pour visiter encore au nom de Monseigneur notre Révérendissime Vicaire, les Missions du district du Fort Pitt et de Battleford, et je prêcherai la retraite annuelle aux bons et dévoués fils de la Famille qui, dans ces districts, se dépensent et s'usent généreusement dans la prédication de l'Évangile. Je serai de retour à la fin de février. Adieu, Révérend et bien Cher Père, priez pour moi et croyez-moi toujours votre dévoué et respectueusement affectionné Frère en N. S. et M. J.

H. Leduc, o. m. i.

ÉCOLE INDUSTRIELLE POUR LES PIEDS-NOIRS.

LETTRE DU R. P. DOUCET.

High River (rivière au Grand-Bois),
le 24 octobre 1884.

Mon Révérend et bien cher Père de l'Hermite,

Au mois de janvier dernier, je vous écrivais de Black-Foot-Crossing, réserve des Pieds-Noirs proprement dits, où je suis de résidence depuis l'automne dernier.

Je vous parlais du peu de bien que nous avons fait jusqu'à ce jour parmi ces tribus, malgré tous nos efforts, et j'ai dû vous dire un mot des raisons de ce peu de succès,